

Un centième anniversaire l'autre

Par Philippe Simonnot

Le centième anniversaire du 11 Novembre 1918 va-t-il être aussi raté que celui d'août 1914 ? Se contentera-t-on une fois encore d'un consensus lâche, d'un flon-flon de bons sentiments, d'un prêchi-prêcha genre : tous somnambules[1][1], donc personne n'est responsable, embrassons-nous, braves gens, et célébrons, derechef en grandes pompes, des dizaines de millions de cadavres, dans le déni que ces « héros de la Grande Guerre » sont morts exactement pour Rien ?

Dans le brouhaha mémoriel qui s'annonce de nouveau, une lueur d'espoir tout de même : la publication par les Editions de Fallois de textes d'Alfred Fabre-Luce sous le titre *Comment naquit la Guerre de 14*[1][2]. J'ai essayé en 2014 de faire entendre la voix de cet auteur dans un modeste opuscule[1][3], qui n'est peut-être pas tout-à-fait étranger à sa « résurrection » aujourd'hui. Cette fois, Fabre-Luce est introduit en majesté par une préface de Georges-Henri Soutou, membre très éminent de l'Institut, et il sera plus difficile d'ignorer une thèse défendue dès 1924, à savoir que non, décidément, l'Allemagne n'était pas responsable du déclenchement de la catastrophe européenne, comme les Alliés voulaient le faire accroire, mais que les vrais coupables, on devrait dire les vrais criminels de guerre, se trouvaient en France et en Russie. *La Victoire* ó tel est le titre de l'ouvrage publié en 1924 ó était une gifle magistrale à la face des vainqueurs qui croyaient pouvoir écrire l'Histoire à leur guise et selon leurs intérêts les plus matériels : Il fallait absolument que l'Allemagne fût coupable pour que l'on pût lui imposer des Réparations carthaginoises.

Non seulement Soutou, lui-même historien de la Grande Guerre, donne-t-il raison à Fabre-Luce, mais encore trouve-t-il qu'il n'est pas allé assez loin dans le procès qu'il instruit à la fatale alliance russo-française : « l'attitude russe était encore plus dangereuse, écrit-il dans sa Préface, et [...] la vision par Fabre-Luce des responsabilités de Saint-Pétersbourg était encore trop bénigne ». Et pourquoi donc le tsar est-il si ferme dans sa détermination guerrière ? Parce qu'il y est encouragé par Raymond Poincaré, président de la République française. Toute l'affaire de l'attentat de Sarajevo n'a été qu'un prétexte. Le véritable enjeu pour les Russes, confirme Soutou, était de « détruire l'Empire ottoman et [de] conquérir Constantinople et les Détroits, ainsi que de vastes régions au sud du Caucase. » Et cet objectif n'apparaissait pas subitement en 1914 : « il est dans le prolongement de la politique russe depuis 1975 ».

[1][1] *Les Somnambules*, c'est le titre, on s'en souvient, du best-seller « historique » de Christopher Clark.

[1][2] Alfred Fabre-Luce, *Comment naquit la Guerre de 14*, Préface de Georges-Henri Soutou

[1][3] *Non, l'Allemagne n'était pas coupable, Notes sur les responsabilités de la Première Guerre mondiale, § Die Schuld lag nicht bei Deutschland*, Edition bilingue, Europolis, Berlin, 2014

EUROPOLIS

Plus que jamais, en effet, la « Troisième Rome » (Moscou) rêvait de reconquérir la « Deuxième » (Constantinople). D'autant que les Détroits des Dardanelles avaient une importance cruciale pour le commerce russe. Environ la moitié des exportations russes et 90% des exportations de grains - , en croissance rapide à cette époque, étaient acheminées depuis la Mer Noire et le Bosphore pour traverser les Détroits et atteindre les marchés du monde entier. Quand en 1912 la Turquie a dû fermer les Dardanelles au moment de son conflit armé avec l'Italie, la vulnérabilité du commerce russe est apparue en plein jour : les exports ont chuté d'un tiers. Et l'industrie lourde ukrainienne qui dépendait de ses approvisionnements qui eux aussi passaient par les Détroits avait dû être mise carrément à l'arrêt[1][4].

Quant au but de guerre de la France, récupérer l'Alsace-Lorraine, il ne datait plus non plus d'août 1914. L'Hexagone avait été ébréché et une vilaine blessure pour le narcissisme des Français : « Y penser toujours, n'en parler jamais », la formule de Gambetta hantait rêves ou cauchemars. Mais au-delà de cette tâche « sacrée », la France pouvait craindre un déclassement définitif sur le plan économique, ce que nous souligne pas assez Soutou.

Déjà au 19^{ème} siècle, le « miracle économique » allemand a stupéfié le monde. Il a pour origine l'union douanière, le Zollverein, qui a débuté en 1830. Ce miracle semble à l'époque aussi titanesque que celui de la Chine au début du 21^{ème} siècle. De 1880 à 1900, l'Allemagne s'est hissée à la troisième place des nations industrielles, derrière les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. En 1913, elle est deuxième, devant l'Angleterre. La part allemande dans la production industrielle mondiale a été multipliée par quatre, alors que celle de la Grande-Bretagne a baissé d'un tiers. L'Allemagne exporte près d'un tiers de sa production industrielle. La qualité du *made in Germany* est signalée par Paul Valéry dès 1897[1][5]. En cette même année, l'Allemagne produit et consomme 20% de plus d'électricité que la Grande-Bretagne, la France et l'Italie réunies. L'énorme extraction de houille allemande et le charbon est l'équivalent géo-économique au XIXe siècle de ce que sera le pétrole au XXe - signale au monde entier la nouvelle puissance germanique : cent millions de tonnes par an en 1906, contre trente millions en 1871 et 1,5 million en 1850.[1][6]

Bref, ceux qui, en France mais aussi en Grande-Bretagne, *voulaient* empêcher l'Allemagne de parvenir à l'hégémonie, mais ne le *pouvaient* pas par des moyens pacifiques et c'est-à-dire la compétition économique et ont tenté de le faire au moyen de la guerre, en pervertissant la formule de Clausewitz : la guerre comme continuation de l'économie par d'autres moyens !

Voilà tout ce que nous enseigne *La Victoire* de Fabre-Luce. Ce livre est publié alors que les troupes françaises, sur l'ordre de Poincaré, occupent la Ruhr, parce que l'Allemagne rechigne à payer les Réparations. Parmi ces troupes, des tirailleurs sénégalais en première ligne. La même « tactique » si l'on ose dire est utilisée à la même époque par l'armée française en Syrie pour terroriser ou/et humilier les populations qu'il s'agit de soumettre. Des centaines

[1][4] Sean McMeekin (2011), *The Russian Origins of the First World War*, The Bellknapp Press of Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, London, England, p. 28-29.

[1][5] Dominique Decherf (2000), *Bainville, L'intelligence de l'histoire*, Bartillat, p. 128.

[1][6] Clive Trebilcock (1981), *The Industrialization of the Continental Powers, 1780-1914*, London.p. 22

EUROPOLIS

d'enfants, nés de « liaisons » entre Sénégalais et Allemandes, dénommés *Negerbastarde*, seront fichés, arrêtés par la Gestapo et stérilisés en 1937 [1][7].

Il eût fallu un miracle pour que cette Allemagne violentée ne cherchât point à se venger. Miracle d'autant plus improbable que la France s'entêtera jusqu'au bout du bout à soutenir la thèse de la culpabilité allemande.

Ainsi, lors d'une rencontre à Genève en juin-juillet 1932, Franz von Papen, alors chancelier d'Allemagne, souhaite obtenir d'Édouard Herriot, à l'époque chef du gouvernement français, l'annulation de l'article 231 du Traité de Versailles déclarant l'Allemagne responsable de la guerre. Il avait besoin, dit-il, d'emporter un succès sur ce plan-là pour pouvoir résister à l'influence grandissante d'Hitler. Mais Herriot refuse catégoriquement, éructant : « L'Allemagne est responsable de la guerre. Jamais aucun Français n'acceptera d'effacer du traité de paix une vérité aussi évidente. » Papen furieux se retire en regardant Herriot dans les yeux, lui criant à tue-tête : « Eh bien, vous aurez Hitler, vous aurez Hitler ! ». [1][8] On connaît la suite qui eût peut-être été évitée si on avait pris au sérieux le message d'Alfred Fabre-Luce.

Maintenant, quitte à ressusciter la prose de cet auteur aujourd'hui oublié, pour ne pas dire maudit, n'était-ce pas l'occasion d'expliquer comment en 1924 un jeune bourgeois de 25 ans, petit-fils du fondateur du Crédit Lyonnais, né une cuiller d'argent dans la bouche et c'est bien le cas de le dire et s'est lancé dans la défense d'une thèse qui n'était soutenue à l'époque que par quelques communistes et autres ultra-gauchistes. Cinquante ans après la parution de *La Victoire*, il indiquera lui-même : « En fait, quand j'ai mis en cause les responsabilités françaises dans la Première guerre mondiale, je n'avais guère que les communistes avec moi. [1][9] ».

Surtout se garde bien, dans sa préface, de mettre le moindre bout du doigt dans une biographie même succincte de Fabre-Luce. Il eût alors été obligé d'en dire plus sur ce personnage dont Raymond Aron avait dit qu'il était « le plus intelligent des écrivains collaborateurs » [1][10], et que le célèbre historien israélien Zeev Sternhell a poursuivi de sa hargne toute sa vie, ouvrage après ouvrage, le qualifiant même de « ignoble » [1][11].

Mettons les pieds dans le plat : aux yeux de ses détracteurs, Fabre-Luce est « coupable » d'avoir été pétainiste entre 1940 et 1944, ce qui lui a valu de connaître les geôles de la Libération en 1945 après celles de la Gestapo quelques mois plus tôt. Mais disons-le aussi

[1][7] Michaël Burleigh et Wolfgang Wippermann (1991), *The Racial State: Germany, 1933-1945*, Cambridge University Press, p. 130.

[1][8] Georges Bonnet (1961), *Le Quai d'Orsay sous Trois Républiques*, Fayard, p. 110.

[1][9] Alfred Fabre-Luce (1974), *J'ai vécu plusieurs siècles*, Fayard, p. 92.

[1][10] Raymond Aron (1946), *L'homme contre les tyrans*, Gallimard, p. 159.

[1][11] Zeev Sternhell (2012), *Ni droite ni gauche*, Folio Histoire, p. 709.

EUROPOLIS

franchement : Quoi qu'il en soit de sa « collaboration » intellectuelle durant l'Occupation, on ne peut juger l'œuvre du jeune auteur de 1925 d'après ce qu'il a écrit quinze à vingt ans plus tard. *La Victoire* est une pure merveille d'intelligence, un miracle de jeunesse, une lumière dans les ténèbres de la sottise intéressée -surtout si l'on considère les informations parcellaires dont disposait l'auteur au moment où il l'écrivait- un cri d'alarme parfaitement audible mais hélas ! non écouté. Aura-t-il plus d'audience aujourd'hui ?